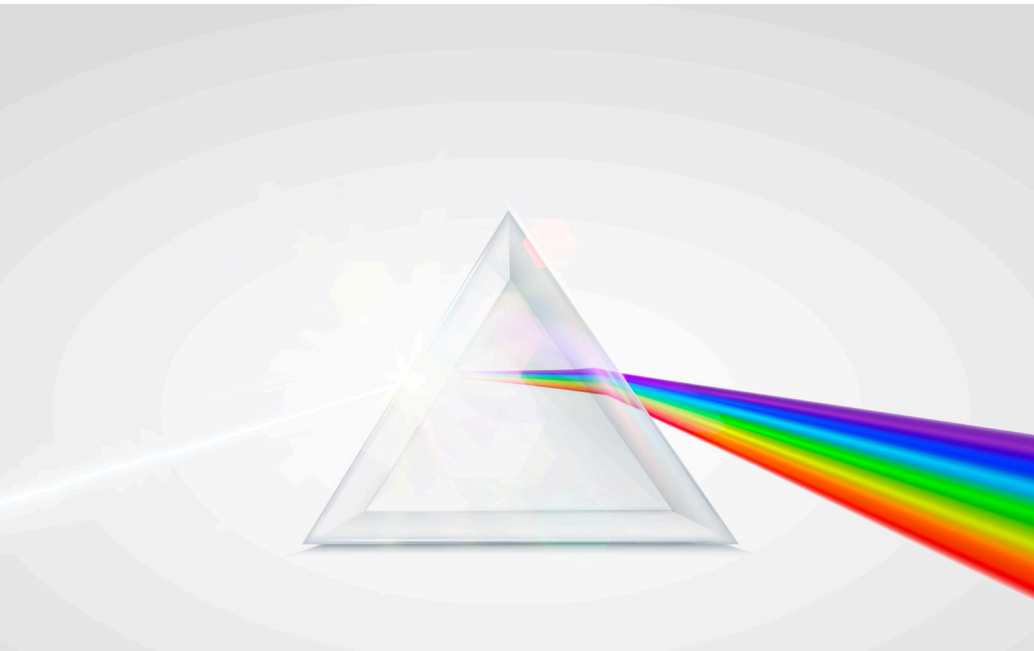


Vérité, réalité, psychanalyse

Roger Perron



Vérité, réalité, psychanalyse

ÉDITIONS IN PRESS
74, boulevard de l'Hôpital – 75013 Paris
Tél. : 09 70 77 11 48
www.inpress.fr

VÉRITÉ, RÉALITÉ, PSYCHANALYSE.

ISBN 978-2-84835-566-5

© 2019 ÉDITIONS IN PRESS

Couverture : Lorraine Desgardin

Illustration de couverture : ©Andrei Kukla – Adobe Stock.com

Mise en pages : Fanny Kalinine

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement des auteurs, ou de leurs ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Vérité, réalité, psychanalyse

Roger Perron

Avec le soutien du



Sommaire

Avertissement au lecteur	
Pourquoi ce livre ? Pour qui ?	7

Partie I

La vérité

<u>Chapitre I</u>	
La vérité et l'erreur	15
<u>Chapitre II</u>	
La vérité par rapport à l'existence de l'objet	45
<u>Chapitre III</u>	
La vérité de l'histoire individuelle	69
<u>Chapitre IV</u>	
La vérité de l'histoire en masse	95
<u>Chapitre V</u>	
La vérité par cohérence	113

Partie II

La réalité

<u>Chapitre VI</u>	
Toutes sortes de réalités	127
<u>Chapitre VII</u>	
La réalité, c'est ce qu'on perçoit et c'est ce qui produit des effets	133

Chapitre VIII

La réalité, c'est ce qui résiste, c'est aussi le changement..... 155

Chapitre IX

La réalité du monde et la réalité psychique..... 171

Chapitre X

Clinique de la réalité..... 191

Conclusion..... 211

Annexe..... 213

Bibliographie..... 223

Avertissement au lecteur

Pourquoi ce livre ? Pour qui ?

Ce livre est né d'une difficulté, d'une lassitude, d'une révolte.

Difficulté à mener de front et en les assumant pleinement deux activités bien différentes, qui mettent en jeu des démarches de pensée hétérogènes, à tout le moins dissemblables.

D'une part, une carrière de chercheur et d'enseignant en psychologie et psychopathologie. Cela implique une pensée rationnelle, l'usage d'une méthodologie adaptée aux problèmes à traiter, une planification rigoureuse, la discussion avec d'autres équipes, etc. ; c'est en prise avec des réalités sociologiques et institutionnelles dont le poids se fait sentir en permanence.

D'autre part, j'ai été conduit, après une analyse personnelle, à envisager un tout autre éventail de thèmes de travail, dans le domaine de la psychanalyse en tant que théorie et en tant que pratique ; ce sont des travaux qui concernent le développement de l'enfant, les processus de pensée, l'histoire de la psychanalyse, etc., tout ceci étayé par la pratique des cures analytiques et débouchant sur les questions soulevées par la formation des analystes. La pratique des cures analytiques que j'ai toujours considérée comme l'assise nécessaire d'une telle réflexion, suppose un tout autre mode de pensée que l'optique "scientifique" de l'orientation précédente.

L'effort pour caractériser, et si possible réduire, l'écart entre ces deux démarches de pensée m'a conduit à un travail d'ordre épistémologique

présenté dans un ouvrage intitulé *La Raison psychanalytique* (Dunod, 2010). J'ouvrais cet ouvrage par une référence à Pascal et à la différence entre « *l'esprit de géométrie* » et « *l'esprit de finesse* ». Certains, « *étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes [...] se perdent dans les choses de finesse où les principes ne se laissent pas ainsi manier* ». Ces choses de finesse, « *on les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit ; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont des choses tellement délicates et si nombreuses qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie [...] Ainsi il est rare que les géomètres soient fins, et que les fins soient géomètres...* ». Je me suis longtemps efforcé, par ma double activité, d'être à la fois fin et géomètre, au risque d'échouer à être l'un et l'autre, et d'être de ceux que Pascal appelle des « *esprits faux* ». Mais peut-être est-il seulement possible d'être biface, comme Janus : géomètre d'un côté, fin de l'autre, mais pas à la fois, car il faut regarder dans deux directions contraires.

Je l'ai cependant tenté, en centrant la réflexion sur deux questions fondamentales dans l'une et l'autre direction du regard : sous quelles conditions peut-on décider si une proposition est vraie ou fausse, et, puisqu'il s'agit toujours d'un jugement de réalité, qu'est-ce que la réalité ? C'est sans doute plutôt le géomètre qui pose cette double question dans ce qu'on va lire ; mais il la pose à propos de ce dont traite le "fin". Autrement dit, qu'est-ce que la vérité, qu'est-ce que la réalité, plus particulièrement lorsqu'il s'agit de psychanalyse ?

J'y ai été conduit par ces deux autres raisons que sont la lassitude et la révolte. **Lassitude** de voir au fil des années se répéter, dans les mêmes termes, les mêmes critiques de la psychanalyse : c'est, dit-on, une théorie qui accorde une place excessive à la sexualité, qui interprète tout en termes sexuels, et qui d'ailleurs interprète tout, qui dit face je gagne, pile tu perds, qui crée la dépendance d'un patient soumis, et qui dès lors est à mettre au rang d'une secte, qui n'a rien de scientifique, qui utilise un jargon incompréhensible. Elle est ravagée de luttes intestines, elle engage

à des traitements bien trop longs et trop chers, elle favorise des méthodes éducatives choquantes, etc. Prise une à une, chacune de ces critiques est recevable, peut donner lieu à réflexion et mérite discussion entre gens de bonne foi. Le drame, c'est que, hélas, c'est rarement le cas. Il s'agit trop souvent d'attaques répétées *ad nauseam* dans les mêmes termes et avec le sentiment d'une triomphante évidence par des gens qui répètent ce qu'ils ont entendu, qui semblent ne connaître qu'un seul psychanalyste, Freud, qui confondent sous le titre fourre-tout "psychanalyse" la théorie, la pratique et la technique de la cure, et qui ignorent tout de la considérable évolution apportée depuis un siècle par des centaines d'auteurs sur ces trois plans. On voit défiler répétitivement dans la presse, à la radio, voire à la télévision, les mêmes absurdes et déplorables controverses sur le thème de la "guerre des psy". Dans les meilleurs cas, cela se passe sous couvert d'impartialité : voici à ma gauche celui qui tient la psychanalyse pour une illusion, voire une tromperie malfaisante, à ma droite celui qui la défend. Que le meilleur gagne... Mais il est trop rare dans ces joutes que l'argumentation soit loyale, que l'on s'écoute, que l'on réfléchisse. Cela prend trop souvent figure de combat opposant deux boxeurs : un attaquant bardé de convictions *a priori* et un défenseur de la psychanalyse habitué aux tréteaux mais avec lequel je ne me reconnais rien de commun. La psychanalyse dont on parle alors sur cette estrade n'a rien à voir avec celle que je connais, c'est un autre monde que celui où je tente d'entendre une souffrance et si possible d'y remédier.

Révolte où un jour a été atteinte la limite du supportable, avec la publication, en 2005, d'un *Livre noir de la psychanalyse*, ouvrage collectif fort de 830 pages. Il a connu un succès considérable. Cela satisfaisait en effet à trois conditions du succès médiatique : exploiter un thème déjà bien connu et objet de controverses passionnées ; y prendre parti avec violence, sans craindre l'excès ; et surtout dénoncer avec hardiesse, fier de ce courage, un complot ourdi de longue date par un groupe occulte qui a accaparé le pouvoir à son propre bénéfice.

Au fil de cette exécution à la tronçonneuse abondent les naïvetés procédant d'une ignorance atterrante (« *Freud n'a pas guéri Anna O* ») : bien

sûr, il ne l'a jamais soignée !), d'innombrables erreurs, des mensonges avérés (« *de nombreux compagnons de Freud se sont suicidés* » : c'est faux et affirmé sans aucune preuve), et même des accusations de meurtre de masse (« *les théories psychanalytiques ont bloqué le traitement efficace des toxicomanes et contribué à la mort de milliers d'individus* » : c'est *verbatim* le titre d'un chapitre, ici encore sans preuves). Accusé : Sigmund Freud, décrit comme un personnage méprisable, menteur et cupide.

Ce déplorable ouvrage a été réédité deux fois, traduit en plusieurs langues, vendu à des milliers d'exemplaires. Un certain nombre d'universitaires psychanalystes ont publié protestations et mises au point¹. Sans succès... Contre un brûlot, fût-il malhonnête, une réponse mesurée n'a aucune chance.

Le présent ouvrage est le fruit d'un long travail conduit sous l'effet de cette difficulté, de cette lassitude, de cette révolte. Dans un monde livré aux fureurs et aux cahots de la polémique et où déferlent des « *fake news* » joliment rebaptisées « *vérités alternatives* », comment frayer son chemin vers la vérité ?

Bien entendu, la théorie psychanalytique peut et doit être discutée, critiquée, réfutée si l'on y tient et si l'on pense y parvenir ; la pratique analytique peut et doit être examinée sans concessions, tant sont réels les dangers de dérive de la part de praticiens mal ou peu formés, sans parler des sectaires et des psychopathes en tous genres auxquels, hélas, rien n'interdit de s'affubler du titre. Toutes ces discussions et ces critiques sont souhaitables. C'est pour y contribuer que j'ai écrit ce livre.

1. E. Roudinesco. (2005). *Pourquoi tant de haine ? Anatomie du Livre noir de la psychanalyse*, Navarin ; F. Baldé. (2005). *Revue d'éthique et de théologie morale*, n° 237 ; S.D. Kipman. (2006). *International Journal of Psychoanalysis*, 87, 5 ; B. Brussel. (2006). Une lecture du Livre noir de la psychanalyse, *Revue Française de Psychanalyse* ; S. Lesourd. (2005). *Le carnet psy*, n° 103 ; J.Y. Chagnon. (2006). *Perspectives psy*, 45, 4 ; P. Conrath. (2006). Entretien avec Jean-Pierre Winter, La vérité de la psychanalyse, dans *Le journal des psychologues*, n° 235 ; T. Trémine. (2005). Série noire, dans *L'information psychiatrique*, 81, 8 ; R. Perron (2005). Noircieurs, *Le carnet psy*, n°103.

Le principal accusé étant Freud, c'est surtout sur ses écrits que je poserai la question de la vérité, discutant ensuite de la réalité à propos de la pratique analytique telle qu'elle s'est précisée au fil des ans.

Pour qui est écrit ce livre ? Pour mes collègues psychanalystes accusés d'inefficacité, voire de malfaisance, sur la base de convictions répandues comme des rumeurs imperméables à l'argumentation. Pour mes collègues universitaires que préoccupent les chemins de la connaissance, car cet ouvrage est, de fait, un ouvrage d'épistémologie générale, même si il trouve dans la psychanalyse son point d'application. Pour tout "honnête" homme, comme on disait autrefois, qui veut résister à la marée des « *fake news* », des « *vérités alternatives* », des mouvements de meute propagés à vitesse électronique par des réseaux sociaux sur des "tribunes" ressemblant à des échafauds.

Partie I/

LA VÉRITÉ

Chapitre I

La vérité et l'erreur

Comme il a été dit en introduction, ce livre est né d'une révolte contre l'intolérable maltraitance subie par la vérité dès qu'elle sort de son puits. Cela concerne la politique internationale, le champ social, les révoltes populaires, la vie des célébrités, les rumeurs locales, etc. L'époque effraie par la propagation rapide, à la manière des cultures bactériennes, de « *fake news* », de « *vérités alternatives* », de fausses nouvelles certifiées vraies et de nouvelles véridiques déclarées fausses, et sur ces bases de controverses où, faute de procéder à une enquête minutieuse hors de ses moyens, l'homme ordinaire est conduit à un scepticisme prêt à tout accepter de la même façon.

C'est dans ce cadre général que je me propose d'envisager ici cette maltraitance, dans le cas, certes particulier, de la psychanalyse, et dans un premier temps, de la théorie psychanalytique.

Acceptons ce point de départ : on ne peut examiner le problème de la vérité sans prendre en compte ses antonymes : le mensonge bien sûr, mais aussi l'erreur et l'imposture. Depuis un peu plus d'un siècle, on n'a pas cessé d'accuser Freud, et après lui la psychanalyse dans son entier, de l'une ou l'autre de ces fautes. Il serait fastidieux de tenter l'inventaire de ces accusations foisonnantes ; je n'en donnerai qu'un échantillon, où nous verrons Freud accusé nommément de mensonge.

Freud accusé d'imposture et de mensonge¹

Commençons par restituer une histoire au plus juste de ce qui peut en être dit.

Lorsque le jeune Dr Sigmund Freud commence à traiter ses premières hystériques, il est bien déçu par l'inefficacité des rares méthodes thérapeutiques proposées par la psychiatrie de l'époque : douches froides, électricité, repos au bon air de la montagne, appels à la raison, etc., tout cela est illusoire et inefficace. Bon neurologue, il est en état de vérifier si des symptômes tels que paralysies ou anesthésies procèdent ou non d'atteintes du système nerveux ; en l'absence d'une telle base organique du trouble, il est bien tenté de conclure, comme la plupart de ses confrères, que l'hystérie est une simulatrice.

Mais son passage chez Jean-Martin Charcot (1885), puis chez Hypolyte Bernheim (1889) est pour lui un choc : il lui devient évident que de tels troubles (paralysies, anesthésies) peuvent être créés et supprimés par hypnotisme à volonté, c'est-à-dire par des moyens psychologiques ; en l'absence d'une étiologie organique, on peut instaurer et défaire le tableau de l'hystérie. Il tente donc le traitement par l'hypnose, sur la base d'une hypothèse qui lui vient de sa collaboration avec Josef Breuer et qui sera fondatrice : les symptômes de l'hystérie sont la manifestation visible d'un traumatisme sous-jacent, inapparent mais actif (comme dans le cas d'un furoncle ou d'un phlegmon, où l'inflammation douloureuse exprime une infection bactérienne sous-jacente). Ce traumatisme, actif actuellement dans le fonctionnement hystérique, y a été installé par un événement traumatogène de l'enfance.

La solution sera donc chirurgicale. Puisque l'activité actuelle du traumatisme procède d'un événement traumatogène survenu autrefois, il faut aller le chercher dans l'histoire personnelle du malade. Freud s'y

1. J'ai hésité à rédiger ce paragraphe. Revenir sur une triste cacophonie enflammée par toutes les passions du parti pris et de la mauvaise foi risque d'en ranimer les cendres. La seule façon d'en traiter serait de l'évoquer en sociologue des rumeurs, mais cela suppose d'en partir sur des bases simples et claires ; c'est ce que je tente ici.

applique par les moyens de l'hypnose apprise chez Charcot. Il oscille entre la joie des succès et la déception des cas rebelles... jusqu'au moment où il s'aperçoit qu'il peut se passer de l'hypnose : s'il s'agit de remonter le cours de l'histoire et d'y déterrer le souvenir de l'événement traumatogène, la libre association suffira. De son propre aveu, c'est au prix de beaucoup d'efforts et au risque de suggérer à la malade les souvenirs attendus.

Conclusion de ce travail pour découvrir la vérité de l'hystérie : l'événement traumatogène en cause est une « séduction » (une conduite ouvertement sexuelle) imposée à l'enfant, à une époque où il était trop jeune pour s'en défendre (et même pour en mesurer vraiment l'impact, d'où le redoublement de l'effet traumatique en un deuxième temps lors de la puberté). L'auteur de l'inceste est en général le père (pudiquement rebaptisé « oncle » dans ces premiers écrits). Telle est la vision des choses que Freud désigna alors comme sa « *neurotica* ». Il y avait de quoi choquer la moralité officielle de l'époque, et le scandale n'allait pas manquer de se développer.

Mais Freud est soucieux : à mesure que les cas se multiplient, il devient difficile de croire que le père soit si constamment l'agresseur... Il l'avoue à son ami Wilhelm Fliess dans une lettre restée célèbre parce qu'elle marque un tournant de cette histoire : « *Je ne crois plus à ma neurotica* » (21 septembre 1897).

Le rétablissement théorique va venir. Même si le père n'est pas l'agresseur, il est fréquent qu'il soit fallacieusement désigné. De plus, il se peut que le traumatisme se soit développé à bas bruit en l'absence même d'un événement traumatogène qui lui eût donné naissance. C'est le travail du fantasme de séduction. Ce qui produit des effets pathogènes, c'est le fantasme, *qu'il se conforte ou non d'événements réellement advenus*. Freud ne nie à aucun moment que puissent survenir des cas d'inceste réel portant des effets pathogènes ; il ajoute simplement cette idée que des fantasmes d'inceste peuvent produire des effets analogues même s'ils se sont développés sans la base d'événements réels.

C'est l'histoire typique de tout travail scientifique novateur. Qu'à un certain moment de son travail le chercheur récuse une partie de ses vues théoriques et qu'il les remanie, cela n'a rien d'étonnant, c'est au contraire le signe d'une bonne démarche. Il n'y a rien en tout ceci qui soit matière à scandale.

Voici maintenant comment l'histoire a été racontée par un auteur devenu célèbre par ce récit lui-même, Jeffrey Masson. Ce récit se focalise sur un moment particulier de l'histoire de Freud, autour de l'année 1897. Voici, en substance. Freud, de 1893 (« Communication préliminaire »), 1895 (*Études sur l'hystérie*), à trois articles de 1896² a fourni une explication satisfaisante de l'hystérie : c'est la conséquence d'actes incestueux commis par le père au cours de l'enfance, généralement de la fille. Mais en 1897 il se renie (le terme revient plusieurs fois dans le texte de Masson) : non, le traumatisme ne vient pas d'un acte incestueux dont aurait été coupable le père, cela vient de fantasmes élaborés sur ce thème par l'enfant. La cause n'est plus dans un événement réellement advenu, mais dans l'imaginaire du fantasme. Pourquoi un tel et si brusque revirement ? Parce que, répond J. Masson, un Freud pusillanime et sans courage, effrayé par le scandale, a préféré le confort d'une honorable carrière bourgeoise...

Pour préparer ce paragraphe, j'ai soigneusement relu le livre de J. Masson : ce que je viens de résumer en quatre lignes, c'est l'essentiel de ce livre. C'est à peu près tout, mais cela fera son considérable succès et alimentera d'âpres controverses³. L'ouvrage cube cependant 380 pages. C'est que J. Masson est « *un homme heureux* » comme il le dit lui-même dans une seconde préface française : il aurait pu jouir du

2. « L'hérédité et l'étiologie des névroses », « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », « Sur l'étiologie de l'hystérie ».

3. Publié en 1984 sous le titre *The assault on truth* et immédiatement traduit en français, il a été plusieurs fois réédité, plus récemment en français sous le titre *Enquête aux archives Freud. Des abus réels aux pseudo-fantasmes* (éditions L'instant présent), sous une couverture suggestive : un portrait de Freud en fausses couleurs où dominent le vert et le rouge, façon vampire. Fantaisie d'éditeur soucieux de vendre, sans doute, sans l'accord de l'auteur, on l'espère.

modeste succès d'un professeur de sanskrit (son emploi antérieur), le voici internationalement acclamé et vilipendé pendant vingt ans, au centre de controverses qui planent parfois très bas⁴. L'ouvrage se veut sérieux et abonde en références, en citations, en commentaires autorisés, etc., sur le mode universitaire. Mais il s'attarde longuement sur ce qui ne demandait guère à être montré, parce que bien connu. Quarante pages pour établir que Freud, du fait de son passage à Paris, savait qu'il existait des cas d'inceste ; fallait-il vraiment venir à Paris pour savoir cela ? Soixante pages consacrées à la pauvre Emma Eckstein victime d'un Fliess mauvais chirurgien et que Freud s'efforce de disculper ; mais tout historien de la psychanalyse connaissait cette histoire, et on ne voit pas bien en quoi cela importe pour établir le "reniement" de Freud. Plus deux préfaces et quatre postfaces qui tiennent une sorte de journal des controverses... Ce qui reste, si on épiluche, c'est : Freud, après avoir dit la vérité, l'a cachée par opportunité, pour préserver sa carrière. Le mot n'est pas dit, mais il le sera *ad nauseam*, et continue d'être dit, indéfiniment, sur la base de ce livre : Freud a menti.

D'où le succès de ce livre. Voyons donc la thèse : Freud, finalement, « abandonnera l'hypothèse de la séduction, la déclarant fausse » – « Freud en est venu à croire que ces souvenirs n'étaient que des fantasmes, voire des souvenirs de fantasmes » – « lors de notre formation d'analyste si une patiente évoque un inceste [...] cette évocation du passé peut [...] plus ou moins correspondre à tout. À tout, sauf à un souvenir authentique », etc. Le chapitre central s'intitule « Freud renonce à la théorie de la séduction ». Il est entièrement bâti sur une proposition en "ou" exclusif : ou bien les troubles de l'hystérie procèdent d'un inceste réellement advenu dans l'enfance, ou bien ils procèdent de fantasmes sans aucun événement de cette sorte. Freud avait raison de soutenir la première thèse, il a eu tort de l'abandonner au profit de la seconde.

C'est méconnaître avec une étonnante opiniâtreté la pensée de Freud, au moment de ce "virage" de 1897 et ensuite. Ce qu'il ajoute à sa thèse

4. Attaques et contre-attaques se succédant parfois dans une déplorable dérive du parti pris et de la mauvaise foi. On en trouvera un exemple plus loin avec « *un livre très noir* ».

antérieure, c'est que l'hystérie ne procède pas toujours d'un inceste paternel réellement advenu. Il écrit à Fliess « *la surprise de voir que, dans tous ces cas, il fallait accuser le père d'être pervers, y compris le mien...* » Ce que Freud a alors établi, et qu'accepte tout psychanalyste aujourd'hui, c'est que le fantasme peut se développer sur la base d'un événement réel, mais aussi sur la base d'un événement bénin devenu traumatique après coup, et même sans événement réel... À aucun moment, il ne dira qu'il s'agit toujours de fantasmes et jamais d'actes. Cette pensée binaire où l'acte et le fantasme s'excluraient mutuellement procède chez J. Masson d'une parfaite méconnaissance du statut du fantasme, et des rapports du fantasme et de l'acte⁵. Il est faux de dire, comme le dit répétitivement Masson, que Freud a « abandonné la théorie de la séduction », car même s'il n'y a pas eu d'actes incestueux, les fantasmes alors en cause sont bien, eux, incestueux.

Tout fantasme a besoin de s'alimenter d'événements, d'emblée interprétés selon ses besoins ; l'expérience clinique montre que les fantasmes de séduction se confortent d'attitudes, de modes de relation, de conduites éducatives interprétés par le jeune enfant avec l'émotion de la séduction même si elles sont senties – ou crues – parfaitement innocentes par l'adulte. Ce sont ces complexités du problème que J. Masson méconnaît avec une histoire simpliste opposant deux thèses où l'hystérie est due ou bien à des actes incestueux ou bien à la création imaginaire de tels actes, l'un excluant l'autre. C'est imputé à Freud. Mais Freud n'a jamais dit cela.

C'est tout, cette histoire, pour un pareil vacarme ? C'est tout.

Alors, pourquoi son succès ?

D'abord la contingence de l'histoire. Vers 1975, Kurt Eissler, un éminent psychanalyste, entreprit, avec l'appui d'Anna Freud, de rassembler tous les documents qui se pourraient trouver sur Freud, sa famille, ses proches, et sur la création de la psychanalyse. La garde et la gestion de cette documentation furent confiées à la *Library of Congress* des

5. M. Perron-Borelli et R. Perron. (1987). Fantasme et action, *Revue Française de Psychanalyse*, 51, 2, 539-637 ; M. Perron-Borelli, (1997). *Dynamique du fantasme*, Paris, PUF ; M. Perron-Borelli (2001). *Les fantasmes*, Paris, Presses universitaires, 2001.

États-Unis. K. Eissler engagea pour mettre de l'ordre dans cette masse un jeune professeur de sanscrit, Jeffrey Masson. Celui-ci se consacra avec passion à cette tâche, et, en bon néophyte, crut mettre la main sur un "secret" jusque-là dérobé au regard par des gardiens du sérail trop scrupuleux : le revirement de Freud sur le thème de la séduction. Il en fit un livre en 1984. L'effet public fut considérable. Pour beaucoup de détracteurs de la psychanalyse, c'était un cadeau du ciel : un "secret" jalousement dissimulé par les gardiens du Temple révélé avec éclat par quelqu'un qui l'avait connu parce qu'il était gardien du Temple lui-même ! Bénédicte supplémentaire : par un délicieux retournement de l'histoire, ce ne sont plus les hystériques qui mentent, c'est Freud lui-même... La mine est exploitée depuis trente ans⁶.

La culture du souvenir de l'inceste

En nombre considérable, des "thérapeutes" zélés ont résolu de "soigner" en pratiquant la "vraie psychanalyse" dévoilée par J. Masson, celle du "Freud véridique" de 1895. Ce mouvement a pris une extension considérable, surtout aux États-Unis, pendant une trentaine d'années. La recette est simple. Si une femme vient consulter parce que quelque chose va mal (angoisses, cauchemars, difficultés sexuelles, crise conjugale, troubles alimentaires, insomnies, migraines, mal-être, etc., en fait à peu près n'importe quoi), lui poser la question : n'auriez-vous pas, dans votre enfance, été victime d'inceste ? Si la femme se récrie, lui expliquer que c'est normal de ne pas se souvenir, que ces faits sont frappés d'amnésie infantile, refoulés parce que trop pénibles. D'ailleurs, le fait même de ne pas se souvenir témoigne de la réalité des faits. Cela s'est certainement produit alors que vous étiez très petite. Ajouter qu'on a une grande expérience de ces cas, que cette expérience montre que les troubles disparaissent dès qu'on a retrouvé le souvenir de l'inceste. Proposer un traitement. Cela peut commencer en individuel. Le traitement consiste

6. Il n'est pas inutile de remarquer que le succès a été vif aux États-Unis, pays friand de thèses complottistes.

à solliciter le retour du souvenir perdu par tous les moyens possibles : association libre, récits de rêves, lectures, etc., pression constante dans une atmosphère personnalisée d'autorité affectueuse, à l'américaine. Expliquer que ne pas se souvenir relève du déni, c'est-à-dire d'une suppression radicale de perception, que plus on nie plus cela témoigne du déni. Si la patiente s'obstine à ne pas se souvenir, passer au traitement en groupe : quelques femmes y font le récit de leur vie, plus particulièrement de leurs tentatives pour retrouver le souvenir perdu. De temps en temps l'une des femmes a un *flash-back* : elle réussit à lever le déni, c'est-à-dire qu'elle voit, revoit, avec beaucoup de précision, la scène du viol. Moment d'émotion intense, joie (assez paradoxale !) de l'élue, jalousie et déception de celles qui n'ont pas encore eu le *flash-back*. L'auteur du viol est généralement désigné par ce *flash-back* : voisin, grand frère, grand-père, le plus souvent père, associé ou non à la mère, car une mère peut aussi violer à son propre compte. Certains récits s'ornent de violences physiques, voire de tortures et d'assassinats de bébés, parfois de crimes sataniques. Représenter alors que de tels crimes ne peuvent rester impunis, qu'il faut porter l'affaire en justice. Lors du procès le (la) thérapeute est entendu à titre d'expert. L'auteur du crime est condamné à proportion de la gravité des faits, c'est-à-dire à une lourde peine de prison. Rappelons que, pour J. Masson, seule était vraie l'étiologie par l'inceste réellement advenu. La culture des faux souvenirs par ces faux thérapeutes a été l'application exacte de cette théorie.

Cela peut paraître extravagant ; cela résume pourtant bien ce qu'a découvert Elizabeth Loftus, universitaire spécialiste de la mémoire, lorsque, son attention ayant été attirée sur un étrange procès en sorcellerie satanique, elle se mit à étudier ce type de cas. Convaincue de la gravité des drames ainsi créés, elle fut amenée à témoigner en justice et parvint à réhabiliter des pères, parfois des couples parentaux, après des années de prison ; rien ne pouvait malheureusement sauver leur fille de ce dont elle était devenue à la fois coupable et victime.

Le livre dans lequel Elizabeth Loftus a dit tout cela⁷ est parfaitement crédible, non seulement par l'abondance et la précision des faits rapportés, mais aussi par ses démarches expérimentales ; elle a en effet montré comment, avec une parfaite bonne foi, on peut être conduit à jurer avoir assisté à un événement qui en fait ne s'est jamais produit. Ajoutons aussi qu'elle n'est pas psychanalyste et semble assez indifférente à la psychanalyse ; il n'en est que plus frappant de voir sa convergence avec ce que le psychanalyste peut dire de la construction du souvenir.

Un livre très noir

Depuis les premières publications de Freud, c'est-à-dire depuis cent vingt ans, bien des gens ont été choqués et ont exprimé leur désaccord avec plus ou moins de véhémence. Les critiques les plus indignées visaient l'accent mis sur la sexualité, en particulier là où cela devait être exclu, l'enfance. Avec le temps et après une guerre mondiale, la morale victorienne se trouvant sérieusement ébréchée, la critique se porta au niveau théorique : on souligna comme abusif le "pansexualisme" de la théorie. Un autre postulat fondamental, l'inconscient, fut déclaré inacceptable, la vie psychique étant tenue par définition pour consciente. Dans son ensemble la théorie a été déclarée non scientifique, donc sans valeur, avec une invocation devenue rituelle du critère de réfutabilité d'un Karl Popper en fait rarement lu (cf. R. Perron, 2008). La technique psychanalytique a été soumise à une critique sévère, souvent justifiée mais souvent aussi radicalisée et insensible aux nuances, souvent par manque d'information sur la réalité des cures et leur évolution depuis un Freud pionnier⁸. Enfin,

7. Loftus E., Ketcham K. (2012). *Le syndrome des faux souvenirs*. Paris, France : Exergue.

8. On a beaucoup critiqué, à juste titre : la précipitation de Freud à déclarer comme des succès ses premières cures, alors qu'il devint ensuite plus prudent, voire pessimiste ; la hardiesse d'interprétations peu fondées ; le dogmatisme de certaines affirmations, en méconnaissant que cela procédait de doutes permanents (cf. Perron, 1982, etc.). Ces critiques ont été souvent avancées de bonne foi, mais sur la base d'une lecture trop hâtive des cas publiés par Freud lui-même, et sur une ignorance générale de l'évolution des règles de la technique analytique.

et plus récemment, des “contrôles de validité” aux méthodes contestables ont visé à établir que les cures psychanalytiques sont peu efficaces, voire inefficaces ; quelques critiques hardis ont vivement affirmé leur nocivité. La polémique enflant (parfois hélas sous l’aiguillon de “psychanalystes” enflammés mais experts en maniement du pavé de l’ours), on a accusé Freud d’autres péchés, depuis la cupidité jusqu’à des relations sexuelles avec la sœur de sa femme... Beaucoup de ces reproches sont exagérés, voire inventés ; portant sur l’homme Freud, ils ne sauraient condamner la psychanalyse elle-même. Cependant, cela fit le succès d’un déplorable *Le livre noir de la psychanalyse*, ouvrage collectif paru en 2005, réédité deux fois, traduit en plusieurs langues, vendu à des milliers d’exemplaires, longuement cité et recopié sans critique de ses sources par des adversaires de la psychanalyse ravis de l’aubaine⁹. Comme on le sait, les “théories du complot” ont trouvé aux États-Unis un terrain favorable à leur développement. Le complot peut dissimuler les véritables auteurs de la destruction des Twin Towers (la CIA, à moins que ce ne soit le Mossad israélien). Il peut faire croire à un pseudo-débarquement sur la Lune en fait tourné en studio. Il peut avoir pour but de cacher l’accaparement de l’argent et donc du pouvoir politique par les Juifs, ou le judéo-marxisme, prouver la véracité des *Protocoles des sages de Sion*, cacher les meurtres rituels de bébés par les adeptes de rites sataniques, préserver ce grand secret : le gouvernement américain est depuis longtemps sous l’emprise des pouvoirs psychiques des extraterrestres, etc.

9. Exemple : en 2010, M. Onfray publie chez Grasset un ouvrage intitulé *Le Crépuscule d’une idole, l’affabulation freudienne*, exécution majeure et qui se veut définitive de la psychanalyse. S’est-il sérieusement documenté, pour en juger sainement ? On peut en douter. Car cet auteur prolifique a de son propre aveu publié à ce jour 100 livres, le premier en 1959, à 30 ans, le centième en 2019, à 60 ans. Cent livres en trente ans, cela fait (soyons généreux, foin des vacances !) 3 livres 1/3 par an, soit 104 jours pour chaque livre. Consacrions la moitié à la documentation, la moitié à l’écriture : M. Onfray s’est documenté 52 jours, soit un peu moins de deux mois, pour établir que la psychanalyse est une « affabulation ». Mais en fait, cela n’a pas d’importance : si M. Onfray a écrit et publié ce livre, c’est simplement que, dit-il, il vient de lire un *Livre noir de la psychanalyse* qui a été pour lui « une illumination » et dont il se contente de répéter les thèmes.

Dans le cas présent, ce qui doit être caché, c'est l'emprise d'une doctrine néfaste et la nuisance de ses adeptes, les psychanalystes. Le plan même de l'ouvrage en témoigne. En voici les titres, *verbatim* en italiques¹⁰ :

- *La face cachée de l'histoire freudienne* : voilà ce qu'on vous cachait, nous faisons éclater la vérité ;
- *Pourquoi la psychanalyse a-t-elle un tel succès ?* : parce que les psychanalystes ont instauré un terrible pouvoir occulte ;
- *La psychanalyse et ses impasses* : elle n'est pas scientifique, ce n'est que tromperie, supercherie...
- *Les victimes de la psychanalyse* : combien ont souffert, combien même sont morts à cause des psychanalystes ?
- *Il y a une vie après Freud...* oui, rassurez-vous, voici de bien meilleures méthodes...

Comment la Vérité, sortant nue de son puits, pourrait-elle résister à un tel bombardement ?

Il n'est que de se baisser pour ramasser en quantité d'autres exemples de tristes polémiques nourries d'incompétence et de parti pris, mais aussi trop souvent des défenses maladroites d'une psychanalyse qui mériterait mieux (et d'abord que soient distinguées la théorie, la pratique et la technique). Malheureux combats, où l'on ne laisse parler l'adversaire que pour se donner le temps de se préparer à le terrasser...

Passons donc à des discussions de meilleure qualité, où l'on s'écoute et cherche à se comprendre, des discussions où sur de vrais problèmes dialoguent des contradicteurs de bonne foi. Je prendrai trois exemples de telles discussions sur des thèmes fondamentaux de la psychanalyse, s'agissant dans chaque cas de décider du vrai et du faux, et en définitive de ce qu'on tient ou non pour une réalité :

- L'inconscient n'existe pas/l'inconscient existe ;
- Je n'y crois pas/j'y crois ;
- le « *complexe d'Œdipe* » est une naïveté sociologique/c'est un constituant universel du fonctionnement psychique.

10. On trouvera plus de détails dans l'analyse de ce texte donnée en annexe.

Vérité, réalité, psychanalyse

Roger Perron

La psychanalyse serait aujourd'hui dépassée. On lui reproche d'être obscure, coûteuse, de brasser erreurs et illusions. Au mieux elle serait peu efficace, au pire inutile.

Mais dans un monde friand de combats où déferlent tous les jours des *fake news*, rebaptisées par certains « vérités alternatives », comment se frayer un chemin vers la vérité ou tout simplement la reconnaître ?

Chercheur, ancien enseignant en psychologie et psychopathologie, psychanalyste, Roger Perron discute des voies à suivre pour établir la vérité sur les réalités de la vie psychique, objet de la psychanalyse.

Écrit dans une langue claire et accessible, ce livre est destiné aux psychanalystes et cliniciens, mais il s'adresse aussi à l'honnête homme du *xxi*^e siècle : en somme à tous ceux qui prennent le temps de la réflexion sur ces deux vastes sujets que sont la vérité et la réalité.

Roger Perron est psychanalyste, directeur de recherche honoraire au CNRS, professeur émérite à l'Université Paris V et membre titulaire formateur de la Société Psychanalytique de Paris (SPP).

Illustration de couverture:
©Vikivector - Adobe Stock.com

20 € TTC France

ISBN : 978-2-84835-566-5

www.inpress.fr



9 782848 355665

• EDITIONS IN PRESS •

Avec le soutien du

